

Il va parler du corps pendant six heures. Mais on pourrait l’écouter bien plus longtemps encore, Vincent Barras, historien de la médecine et poète

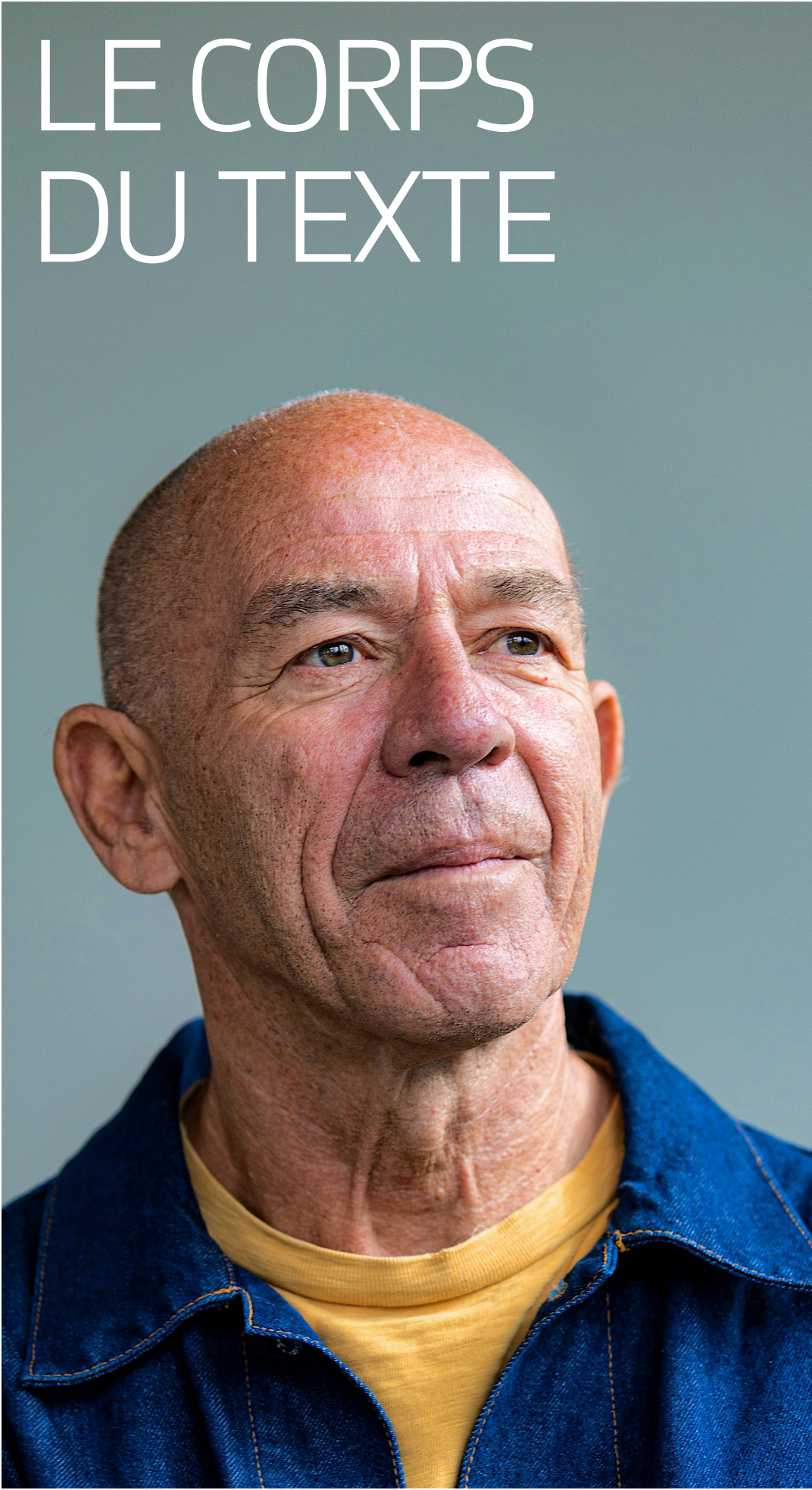
« THIERRY RABOUD

Portrait » Ambassade de Suisse à Paris. Ambiance protocolaire et caniculaire, pour l'ouverture d'un colloque sur la poésie romande ce printemps. Les discours se succèdent, les lectures aussi. Puis vient le tour de Vincent Barras. Sans micro, mais avec cette assurance malicieuse des avant-gardistes en contexte bourgeois, il commence, partition tenue devant lui, *gad, gad*, et ainsi pendant 30 minutes, *vazo, gadati*, dés-structurant les textes du fondateur de la linguistique moderne Ferdinand de Saussure, *ghais haereo gaiszrü gaszti*, jusqu'à les transformer en pure matière sonore – et en pur malaise pour nos voisins du fond de la salle qui se tortillent en crescendo avant de s'échapper, indis-crètement, pour aller en fumer une.

«J'ai dû vider un bon tiers de la salle», se souvient sans s'en désoler le performeur. On le retrouve à Lausanne, allure de bonze bronzé, chaussures alpines, sur sa route pour le Valais où il s'apprête à donner voix à d'autres expérimentations dans le cadre de la Biennale Son. Dans l'ancienne centrale hydroélectrique de Chandoline, à Sion, il ouvrira les vannes de sa mémoire pour dire tout ce qu'il sait du corps. Absolument tout – le reste étant exprimé par ce-lui de la danseuse Caroline de Cornière. Et si leur performance dure six heures, c'est que Vincent Barras a beaucoup à en dire, lui l'historien et philo-sophe de la médecine, qui connaît l'humain jusqu'au bout des tripes.

Ne pas choisir

Un médecin malgré lui, ou presque. Né à Montana, sur ce Haut-Plateau où venaient respi-rer les tuberculeux, il passe une enfance heureuse parmi les arolles et cinq frères et sœurs, dans l'enceinte du Sanatorium populaire valaisan que dirigeait son père. «Et ma mère était pé-diatre... C'est clair qu'avec deux parents médecins, difficile d'échapper à la Faculté, sourit le professeur honoraire. Mes



Vincent Barras, poète pulmonaire et disciple d'Hippocrate. Chloé Lambert

sœurs avant moi y sont certes parvenues, mais pour ma part je n'ai pas résisté à cette fatalité car je l'ai toujours vécue comme une évidence. A dix ans déjà, je savais que je serais médecin, c'était comme inscrit dans mon corps.» Conviction portée aussi par cet élan glorieux d'une mé-decine en plein âge d'or, qui in-vente alors la cortisone ou les transplantations, et se fait éri-ger des paquebots hospitaliers au cœur de la cité.

«J'ai pratiqué beaucoup d'autopsies, j'ai adoré ce rapport au corps» Vincent Barras

Pour s'y destiner, il lui fallut d'abord rejoindre la plaine et le resserrement de Saint-Maurice où, paradoxalement, un monde s'est ouvert. A l'internat, des abbés lettrés lui lisent *La Modi-fication* de Butor, l'initient à Claude Simon, Robert Pinget, à tout ce Nouveau Roman en train de s'écrire. Une indocile professeure de piano, Renée Chèvre, ne lui apprend pas à cla-viarder mais à penser, entendre et goûter ce qui se jouait au pré-sent. Berio, Stravinsky, Cage. Et comme «il est urgent de ne pas choisir», le futur médecin pren-dra exemple sur son précurseur Jean Starobinski, rejoindra Ge-nève pour faire médecine sans renoncer ni aux lettres, ni aux notes.

«Tout cela s'est tressé assez naturellement», assure-t-il, mais l'on devine mille acroba-ties contraires à la physiologie, entre les semaines de 80 heures du clinicien, la thèse en histoire de la médecine, la carrière aca-démique via Londres et Lau-sanne, enfin l'intérêt «forcené» pour cette poésie sonore dont il deviendra bientôt, tout en la pratiquant avec son complice Jacques Demierre, l'un des grands théoriciens.

Incongrue, cette curiosité d'humaniste dans un siècle voué aux spécialistes? «L'insti-tution pousse vers la spécialisa-tion mais avec une forme de

mauvaise conscience, de nostal-gie de ce temps où les savoirs étaient entremêlés, confirme-t-il. J'ai moi-même eu l'impres-sion de mener deux vies en pa-rallèle avant de m'autoriser, au moment peut-être où je n'avais plus grand-chose à prouver, la fusion des deux. Et je vois que ce parcours, dans le regard de mes confrères, apparaît comme un possible antidote à ce regret.»

Fusion qu'il porte sur les scènes expérimentales, où la langue est un organe autant qu'un système de signes. Vincent Barras fait corps du texte: «J'ai pratiqué beaucoup d'autopsies, j'ai adoré ce rapport au corps et l'immense vocabu-laire qui s'y rapporte, devenu un matériau constitutif de ma poésie.» Et voilà qu'il vous parle du mot *duodénium* pendant 10 minutes, le dissèque devant vous, latin, grec, et s'émerveille de ce que cela fait dans l'en-traille du soi lorsqu'on le pro-nonce: *duodénium*. On comprend mieux comment le performeur peut tenir six heures – jusqu'à laisser son corps, dans son épui-sement progressif, contaminer le discours.

Savant sabir

Mais c'est aussi la voix des autres qu'il aime prolonger, lui qui fut animateur de la revue puis des Editions Contre-champs, programmateur à La Bâtie pendant 20 ans, surtout traducteur vers le français des explorateurs majeurs dont John Cage. Vendredi prochain à Sion, il rejouera sa performance *Em-pty Words* (1975), si rarement interprétée et pour cause: du crépuscule à l'aube, 12 heures d'un savant sabir, *ngthstalioldas ui ll*, brassant au hasard les syl-labes du *Journal* de Thoreau.

Radical? Lors d'une perfor-mance de Cage à Milan en 1977, les spectateurs ont commencé à huer, jusqu'à grimper sur scène pour tenter de perturber l'im-perturbable lecteur. Vincent Barras lui aussi en a vu d'autres, à Paris et ailleurs. Fils de pneu-mologue, ce marathonien du poème a le souffle long. »

➤ Biennale Son, divers lieux en Valais, jusqu'au 30 novembre.
➤ Programme sur www.bienneson.ch

Le livre refuge d’une bibliothèque perdue durant la guerre

Enquête littéraire » L'historienne genevoise Vanessa de Senarclens s'essaie à un jeu de pistes vertigineux pour reconstituer la bibliothèque de sa belle-famille, disparue durant la Seconde Guerre mondiale.

A la mort de ses beaux-parents en 2007, Vanessa de Senarclens ac-cueille dans son bureau un meuble à tiroirs qui abrite un catalogue recen-sant plus de 16 000 ouvrages. Ce sys-tème de fiches est à peu près tout ce qu'il reste d'une bibliothèque fondée au milieu du XVIII^e siècle par Frie-drich Wilhelm von den Osten en son château de Plathe. Une cité cernée par les forêts de la lointaine Pomé-ranie orientale, aujourd'hui en Pologne. Les fiches attestent la présence

d'ouvrages précieux, dont un volume clandestin de Voltaire, un Aristote préfacé par Erasme, un manuscrit de Michel Servet, brûlé vif à Genève en 1553, des œuvres d'Ovide, Horace, Lucrèce. Mais aussi des cartes, des portraits, des médailles, des gra-vures. Un trésor de plusieurs généra-tions volatilisé en mars 1945 après le passage des nazis.

De quoi titiller, quatre-vingts ans plus tard, la curiosité de l'historienne genevoise, qui se mue en enquêtrice dans *La Bibliothèque retrouvée*. Avec une érudition et une densité mémo-rielle qui rappellent le style de l'écri-vain allemand W. G. Sebald, elle s'y adonne à un jeu de pistes vibrant d'espoirs déçus et de trouvailles fabu-leuses, pour restituer, à partir de

témoignages et de vestiges, cette Atlantide engloutie.

Pour ce faire, celle qui enseigne la littérature française à l'Université Humboldt de Berlin ne ménage pas ses efforts, à la manière des moines copistes de la Renaissance qui par-couraient l'Europe pour consulter un manuscrit. Sous la «lumière vacil-lante du néon» d'une salle de consul-tation à Lodz, elle découvre nombre d'opus annotés par le fondateur de la bibliothèque, qui la renseignent sur ses goûts littéraires et philoso-phiques, éclairant les motivations de ce représentant de la noblesse ter-rienne qui conçut son îlot de savoir comme un rempart contre les guerres, un refuge pour l'esprit des Lumières.

Sa femme, Charlotte Henriette, y contribua également. Parmi les rare-tés marquées de son monogramme de lectrice éclairée figure *Le Livre des Fleurs* (*Das Blumenbuch*), de l'artiste bâloise Maria Sibylla Merian (1647-1717). Chant de louange à la Création qui émerveille l'enquêtrice avec ses délicats dessins où «les plus vils in-sectes» voisinent avec les plus belles fleurs. Et qui illustre à lui seul la desti-née erratique de la bibliothèque de Poméranie après-guerre, puisqu'il transita de Thuringe à Moscou (avec l'Armée rouge), avant la bibliothèque de Lénine, Postdam, Bonn, où le beau-père de la narratrice le récupérera.

Si les descendants du fondateur n'ont pas toujours été des lettrés, laissant la bibliothèque parfois sans grand soin, au

début du XX^e siècle, le distingué Graf von Bismarck-Osten l'agrandira d'une nou-velle aile, enrichissant le catalogue d'édi-tions originales de la Bible et d'un riche corpus sur l'histoire de Poméranie. En 1945, alors que le Reich court à sa perte, c'est lui, «le dernier bibliophile», qui exfil-trera des «biens d'importance culturelle» dans un wagon de marchandises, contri-buant à sauver les vies de dix-sept membres de la famille. »

MAXIME MAILLARD/LE COURRIER

➤ Vanessa de Senarclens, *La Bibliothèque retrouvée*, Ed. Zoé, 2025, 256 pp.

